

—Vous-même, continua Fernand en l'imitant.

—Ah ! ma foi, je suis curieux de le connaître, repartit l'autre en se levant tout à fait.

—Rien de plus aisé. Vous vous rappelez, sans doute, la discussion que vous eûtes, il y a quelques mois, avec M. de Pompignol, au sujet de certaine course de Long-champ ?

—Parbleu ? et je me souviens aussi qu'à la suite de cette discussion rendez-vous fut pris pour le lendemain.

—Oui, et je vous offris de vous servir de témoin ; mais il paraît que votre réputation d'habile tireur avait fait réfléchir votre adversaire, car une fois arrivés sur le terrain, nous apprîmes que M. de Pompignol avait eu la prudence de quitter Paris la veille au soir.

—Sans doute, mais qu'à de commun cette affaire...

—Avec ma détermination : le voici... C'est qu'il y a huit jours, j'ai appris que M. de Pompignol n'était pas parti pour l'Italie, ainsi que le bruit en avait été répandu ; mais qu'il avait repris le chemin de Coutances, sa patrie, où il est, dit-on, occuper à mitonner un mariage avec une jeune fille de l'endroit.

—Comment !

—Ne sachant pas d'abord ce qu'il y avait de vrai dans ce bruit, j'ai résolu de m'informer de son exactitude et me rappelant que j'avais un brave homme d'oncle à Coutances, je lui ai écrit pour lui demander des renseignements positifs.

—Et qu'a-t-il répondu ?

—Voici la lettre, dit Fernand.

Et tirant un papier de la poche de sa robe de chambre, le jeune homme le déplia et lut :

" Mon cher Fernand,

" Si le Pompignol dont il est question dans ta lettre est un petit monsieur souverainement bête et suffisant, il est bien, à mon grand regret, ici, où il espère, grâce aux belles manières qu'il a rapportées de Paris, épouser une charmante personne, ce dont j'enrage. Je donnerais beaucoup pour l'en empêcher. Mordieu, à ton âge j'en aurais vite trouvé le moyen ! Si tu pense comme moi viens passer une quinzaine à Coutances ; ma cave est bonne et le gibier ne manque pas dans les environs. Si tu as une autre façon de penser sur le compte de de M. de Pompignol, il est inutile que tu me parles d'avantage de lui, car je crois que je te pardonnerai plutôt tous les tours pendables que tu m'as joués, que le tort d'être l'ami d'un pareil faquin.

" Ton oncle affectionné,

" CHEVALIER THÉODORE DE BEAUVILLE."

—Vous le voyez, mon cher Émile, dit Fernand, lorsqu'il eut terminé sa lecture, vous n'êtes pas étranger au dessein que j'ai de me rendre à Coutances. Vous comprenez, cher ami, que je me garderai bien de manquer une semblable occasion de rentrer dans les bonnes grâces de mon oncle ; d'ailleurs, je hais les poltrons, et je ne serais pas fâché de donner une leçon à ce monsieur qui n'a trouvé rien de mieux que de s'enfuir la veille d'un duel.

—Ah ! morbleu, je lui conseille de rester où il est, car si par aventure je le rencontre jamais... Mais prenez garde, mon cher Fernand, continua Émile en changeant de ton, je

vois une femme au milieu de tout ceci, une pensionnaire probablement, n'allez pas faire la sottise d'en devenir amoureux et de vouloir aussi l'épouser.

—Ne craignez rien !

—Soit, mon cher, mais enfin, si vous vous trouviez en péril, faites-le moi savoir, et j'irai à votre secours.

—C'est convenu.

Le lendemain, Fernand partait pour Coutances

Françoise mettait le couvert du chevalier lorsque le jeune homme se présenta rue Milon.

A Coutances, comme dans la plupart des villes de province, les portes de chaque maison demeurent fermées tout le long du jour.

Un vigoureux coup de marteau frappé à l'extérieur fit tressaillir la servante et ouvrir les oreilles au chevalier.

—Jésus Dieu ! qu'est-ce qui peut frapper de la sorte ! s'exclama Françoise.

C'était bien le neveu du chevalier.

—Bonjour, Françoise, dit gaiement le jeune homme.

Et il monta vite auprès de son oncle, qui le reçut à bras ouverts.

Françoise avait dit vrai, le dîner était loin d'être copieux ; mais l'ancien garde du corps était un homme de ressources ; il recula le repas d'une heure, commanda à sa servante d'aller chercher tout ce qu'elle trouverait de meilleur dans la ville, descendit lui-même à la cave, afin d'y choisir le vin le plus vieux, si bien que Fernand put se convaincre que les quinze jours qu'il se proposait de passer là ne lui feraient pas trop regretter les dîners du restaurant du boulevard des Italiens.

Le repas fut gai ; le chevalier, qui semblait avoir oublié jusqu'au souvenir des fredaines de son neveu, avait, par contre, retrouvé tout l'amitié qu'il lui témoignait lorsque celui-ci était encore enfant. Cherchant dans sa mémoire des anecdotes qui remontaient à l'époque de son service dans les gardes du corps, il mit la conversation sur le terrain favori de Fernand, qui à son tour, lui raconta certaines aventures dont il avait été ou le témoin.

Après le café, le chevalier entama la question importante ; celle du mariage de M. de Pompignol avec Mlle du Chemin.

Aux premiers mots le jeune homme se tint sur ses gardes ; il craignait que l'exorde aboutît à lui conseiller d'épouser à la place de l'autre, et il jugea prudent de ne pas dire ce qu'il savait sur le compte du personnage.

—Figure-toi, lui dit le chevalier, que, sans toi, j'aurais très certainement le regret de voir M. de Pompignol épouser cette belle enfant, car dans tout Coutances il n'y a pas un seul cavalier qui soit capable de la lui disputer.

—Ah ça ! mais quel intérêt, cher oncle, avez-vous donc à empêcher cette union ?

—Je te dirai cela plus tard : pour le moment, qu'il te suffise de savoir que tu es la seule personne sur laquelle je puisse compter pour me seconder ; tu es jeune, joli garçon, c'est assez pour entrer avantageusement en lutte avec M. de Pompignol ; de plus, tu es brave et spirituel. C'est plus qu'il n'en faut pour forcer Mlle du Chemin à reconnaître qu'à côté de toi, M. de Pompignol n'est qu'un pied-plat et un sot, et pour obliger le faquin à quitter la place.

—Un instant, s'il vous plaît ; je ne sais si je mérite les